

Ethnographie de la place Gabriel Péri

OBSERVATIONS D'UN ESPACE POPULAIRE LYONNAIS



« Depuis quelques mois, une nuée de mendiants et de vagabonds [...] s'est abattue sur la ville de Lyon. Ils se trouvent dans toutes les rues, sur toutes les places publiques ; sous prétexte de faire de la musique [...], ils mendient et ils volent quand ils en trouvent l'occasion. Il n'en est pas qui se livrent au travail, et la plupart exploitent de malheureux enfants qu'ils ont amenés avec eux en les obligeant à voler et à demander l'aumône et en les maltraitant quand ils ne recueillent pas une somme déterminée.»

Lettre du Parquet de la Cour impériale de Lyon au ministère de la justice, 20 avril 1867
in Begag A., 2011, « Lyon, place du Pont. La place des Hommes Debout »,
Éditions Lyonnaises d'Art et d'Histoire.

SOMMAIRE

| | |
|---|-----|
| INTRODUCTION | p3 |
| 1. LA PLACE : UN LIEU DE SOCIABILITÉS | p4 |
| Un carrefour générationnel et culturel | |
| Les hommes debout | |
| Une zone de consommation d'alcool | |
| 2. LE COMMERCE INFORMEL SUR LA PLACE GABRIEL PÉRI | p7 |
| Un marché ordonné | |
| La place : théâtre de négociations | |
| La police ou le jeu du « <i>rat et de la souris</i> » | |
| 3. DES ACTIVITÉS ÉCONOMIQUES DISCRÈTES | p11 |
| Le marché : un ordre en évolution | |
| « <i>Marlboro, Marlboro</i> » : la vente de cigarette | |
| « <i>Tu veux du shit ?</i> » : les conditions de vente du cannabis | |
| 4. L'ETHNOGRAPHIE FACE À LA « PROSTITUTION DES FEMMES ROMS » | p15 |
| Un « phénomène » public et médiatique | |
| Typologie des relations observées | |
| La rumeur de prostitution « rom » | |
| CONCLUSION | p21 |
| BIBLIOGRAPHIE | p22 |
| ANNEXES | p23 |
| Annexe 1 : Réflexions sur la méthode ethnographique | |
| Annexe 2 : Récapitulatif du travail de terrain | |
| Annexe 3 : Grille d'observation | |

INTRODUCTION

Le quartier de la Guillotière est situé au cœur de la ville de Lyon, à laquelle il fut rattaché en 1852. Il concentre une forte attention des pouvoirs publics depuis le XIX^{ème} siècle : espace privilégié pour les nouveaux migrants, il a par ailleurs la réputation d'abriter des activités délinquantes. Dès 1848, par exemple, un rapport sur la prostitution est demandé à la Préfecture de la Police ; en 1919, le chef de la Sûreté écrit que des « Arabes et sujets grecs se [livrent] à la vente de tabac de contrebande »¹ sur ce lieu.

La place Gabriel Péri, emblématique de ce quartier est située à cheval sur les 7^{ème} et 3^{ème} arrondissements². Son occupation et sa réputation continue d'interpeller malgré les aménagements urbains récurrents qu'elle subit. Courant 2012-2013, deux activités attribuées aux roms ont de nouveau mis en lumière cet espace : un marché illégal et la prostitution de jeunes filles mineures. Nous avons décidé d'interroger ces éléments dans le cadre d'une enquête ethnographique. Si le point de départ était la question « rom », notre travail ne porte pas uniquement sur cette population. Cette place concentre une multitude d'activités, conduites par des acteurs d'origines diverses. Ces pratiques se mêlent les unes aux autres et notre étude s'attache à décrire le fonctionnement des plus récurrentes.

Parmi toutes les populations présentes, chacune mériterait un travail approfondi. Nous pourrions nous demander pourquoi des SDF ou des enfants la fréquentent assidûment (questions de l'urgence sociale et de la scolarisation). Cependant, ce qui nous intéresse ici est l'utilisation faite de la place. Elle peut s'envisager comme un théâtre, où se déroulent des pièces aux scènes bien huilées et réunissant des acteurs aux rôles bien précis. C'est cette cohabitation de différentes activités qui a focalisé notre attention. L'objet de l'étude est de comprendre le fonctionnement de cet espace public, au-delà des rumeurs et des idées reçues qui l'entourent.

QUESTIONS DE MÉTHODE : L'ETHNOGRAPHIE

D. Céfaï donne la définition suivante : « Par ethnographie, on entendra une démarche d'enquête, qui s'appuie sur une observation prolongée, continue ou fractionnée, d'un milieu, de situations ou d'activités, adossée à des savoir-faire qui comprennent l'accès au(x) terrain(s) (se faire accepter, gagner la confiance, trouver sa place, savoir en sortir...), la prise de note la plus dense et la plus précise possible et/ou l'enregistrement audio ou vidéo de séquences d'activités in situ. Le cœur de la démarche s'appuie donc sur l'implication directe, à la première personne, de l'enquêteur, qu'il soit sociologue, anthropologue, politiste ou géographe, en tant qu'il observe, en y participant ou non, des actions ou des événements en cours. Le principal médium de l'enquête est ainsi l'expérience incarnée de l'enquêteur »³.

Concrètement, nous avons mené sur près de **40 heures des observations prolongées** réparties sur plus de **30 jours entre mars et juin**. Elles se sont généralement déroulées entre 9h00 et 18h00, ainsi que des passages ponctuels sur des créneaux horaires de nuit. À cela s'ajoute des **passages quotidiens** – 5 jours par semaine – sur la place, depuis mars, donnant lieu à des observations plus courtes (une dizaine de minutes). Nous avons également eu recours à la **photographie** pour enrichir notre compréhension de ce qui se passe sur la place. Par ailleurs, nous avons mené une série d'**entretiens** plus ou moins formels avec des associations, des commerçants et des habitants situés sur (ou près) de la place Gabriel Péri.

¹ Begag A., 2011, « Lyon, place du Pont. La place des Hommes Debout », Éditions Lyonnaises d'Art et d'Histoire, p.61

² La place est également un nœud de passages : voies de circulation routière qui partent ou passent sur la place (Cours Gambetta ; Rue de Marseille ; Grande Rue de la Guillotière ; Rue Paul Bert ; Cours de la Liberté) ; présence de transports en commun (métro D ; tramway T1 ; grandes lignes de bus C12 et C23).

³ Céfaï D. (sous la direction de), 2010, « L'engagement ethnographique », Les Éditions de l'EHESS, p.7

1. LA PLACE : UN LIEU DE SOCIABILITÉS

La place Gabriel Péri n'est pas un simple lieu de passage ; c'est un espace sur lequel des personnes restent, qu'elles habitent au sens d'un « *usage familial du monde* »⁴. Elles sont de tout âge, de différentes origines⁵ et s'y retrouvent pour y passer du temps.



Passages et stationnements place Gabriel Péri – juin 2013

UN CARREFOUR GÉNÉRATIONNEL ET CULTUREL

Elle correspond à une « *centralité immigrée* »⁶ : elle est au cœur d'un quartier regroupant des commerçants (principalement des snacks et des magasins d'alimentation) d'origines diverses. Selon les rues, l'ambiance varie : elle sera asiatique autour de la rue Passet, maghrébine rue Paul Bert et plutôt africaine Grande Rue de la Guillotière. C'est ce qui explique que le quartier soit souvent décrit comme un lieu « exotique » ou « pluriethnique ». Un homme que nous y croisons régulièrement fera un parallèle entre ce cosmopolitisme et les nombreuses addictions dont il souffre :

« *Il paraît que je suis polytoxicomane [...] Polytoxicomane c'est comme ici [le quartier de la Guillotière], c'est cosmopolite.* »⁷

Homme sans domicile, 41 ans, habitué de la place Gabriel Péri

La place symbolise certaines des différences du quartier : maghrébins, SDF, personnes assimilées au groupe « rom » ou originaires d'Afrique subsaharienne y cohabitent quotidiennement avec des passants de tout horizon. Cette diversité en fait un lieu unique dans Lyon. C'est également un carrefour générationnel où se rencontrent des personnes de tout âge. Côté 3^{ème} arrondissement, les chibanis⁸ partagent la place avec des hommes maghrébins plus jeunes (une trentaine d'années). Côté 7^{ème} arrondissement, les différences d'âges sont plus grandes du fait de la présence d'enfants. Certains sont encore dans des poussettes ou dans les bras de leurs mères. D'autres jouent avec leurs jouets (des poupées, des vélos, etc.) et se courent les uns derrière les autres. Ils ne sont pas seuls, ils sont accompagnés d'adultes qui restent sur les lieux. Même s'ils semblaient être plus nombreux durant les vacances, des enfants étaient déjà présents lors des périodes scolaires, en journée.

⁴ Breviglieri M., Trom D., 2003, « Troubles et tensions en milieu urbain. Les épreuves citadines et habitantes de la ville ». In Céfai D., Pasquier D., *Les sens du public : publics politiques et médiatiques*, P.U.F., [en ligne], disponible sur <http://unige.ch>

⁵ Il faut mentionner que lors de ce travail, nous n'avons pas interrogé les personnes observées sur leur âge et leur nationalité.

⁶ Battegay A., 2003, « Les recompositions d'une centralité immigrée : la Place du Pont à Lyon », *Revue européenne des migrations internationales*, Vol.19, n°2 [en ligne], disponible sur <http://revues.org>

⁷ Journal de Terrain [JT], 10/07/13

⁸ Ce terme désigne des hommes maghrébins âgés

LA PLACE : UN TERRAIN DE JEUX POUR LES ENFANTS⁹

Une femme grande, mince, une canette de bière à la main, s'arrête discuter avec un homme sur la place. Elle a un chien qu'elle tient en laisse. Il y a sept enfants sur la place qui semblent tous avoir moins de 10 ans. Parmi eux, un garçon et une fille vont voir le chien. La femme se baisse pour le caresser avec eux. Elle leur montre le mouvement qu'il faut faire. Un autre garçon fait du vélo au milieu de la place. Deux autres garçons le regardent comme s'ils l'attendaient. Quand il passe près d'eux, sur son petit vélo rouge, ils l'interpellent. Après quelques minutes il s'arrêtera et prêter le vélo.



Une conversation place Gabriel Péri – juin 2013

LES HOMMES DEBOUT

Ce lieu peut parfois être désigné par « *la place des hommes debout* »¹⁰. Cette expression qualifie les chibanis qui se retrouvent principalement côté 3^{ème} arrondissement, près de la sortie du métro. Ils disposent de peu d'endroits où s'asseoir si bien que la majorité d'entre eux reste debout à discuter. Les autres vont se mettre à la terrasse du Café d'Algérie, situé en bas du Clip, le grand bâtiment en verre ; ou s'assoient en bout de place, sur le rebord qui marque la limite avec la route.

Ils sont en moyenne plusieurs dizaines par jour formant des petits groupes allant de deux à cinq ou six personnes. Il n'y a que des hommes, pas de femme. « *Ces regroupements reprennent une ancienne tradition datant de plus d'un quart de siècle, d'un ensemble de pratiques articulées et difficilement dissociables, de rencontres, de sociabilité et d'informations à l'échelle de la ville. Plusieurs de nos interlocuteurs nous ont ainsi raconté que c'est là qu'ils avaient réussi, lors de l'éboulement d'une partie d'Alger en novembre 2001, à avoir des nouvelles de leurs familles alors que toutes les lignes téléphoniques étaient coupées, grâce à des rencontres* »¹¹.

⁹ JT, 27/05/2013

¹⁰ Begag A., *op. cit.*, p.7

¹¹ Battegay A., *op. cit.*

UNE ZONE DE CONSOMMATION D'ALCOOL

Parmi les personnes occupant la place – uniquement le 7^{ème} arrondissement –, certaines consomment de l'alcool. La présence du supermarché Casino permet d'ailleurs un ravitaillement presque instantané. Ce sont généralement des sans domicile même si cette consommation se retrouve chez des personnes assimilées au groupe « rom ». C'est principalement de la bière qui est bue, parfois du vin, plus rarement des spiritueux.

« J'VAIS ME CHERCHER UNE BIÈRE »¹²

En face du supermarché Casino, je retrouve cinq hommes sans domicile que je connais. Nous commençons à discuter alors que tous les cinq sont en train de boire. Il y en a deux qui se partagent une bouteille de rosé-framboise. Les trois autres sont en train de boire des bières en canette de 50 centilitres.

Nous allons nous mettre derrière le quai du tramway, près des plantes. Un des hommes s'en va : « *Je vais faire un tour à Perrache* ». Au même moment, un des hommes buvant de la bière va au supermarché ; il vient de finir sa canette qu'il a jetée dans la poubelle près de l'arbre. Il revient quelques minutes plus tard avec deux canettes de bière (les mêmes que celle qu'il buvait). Il en range une dans son sac à dos et en ouvre une autre. Il s'assoit par terre. À ses cotés, un des hommes, ivre, semble s'endormir.

Je continue de discuter avec deux hommes. On est debout, autour de la borne incendie. Lorsqu'ils ont fini leur bouteille de rosé-framboise, l'un d'eux demande à l'autre de l'argent pour aller en reprendre une autre. Il lui donne des pièces. « *Il est pas mauvais celui-là* [en regardant l'étiquette]. *Ça te va si je le reprends ?* ». Il va au Casino et reviendra avec la même.

Lors de notre ethnographie, l'ivresse sur la place n'a jamais produit de débordement physique. Cependant, certains comportements peuvent engendrer une violence symbolique, interpeller, choquer le passant : un homme, une canette de bière à la main, titubant, qui va uriner contre un arbre ; un homme qui dort, au milieu de la place, une bouteille de vin rouge en plastique en guise d'oreiller. Parfois, les personnes qui boivent peuvent être exubérantes : elles dansent, crient, etc.

ALCOOL ET CONVIVIALITÉS¹³

Contre la façade du McDonald's un homme joue de l'accordéon, accompagné de trois personnes. Ils forment un petit groupe. L'un d'eux crie parfois : il n'arrête pas de lancer une pièce en l'air, lorsque l'accordéoniste joue. Au sol, deux flasques de whisky ; l'une vide, l'autre à moitié. Un des hommes à une flasque à la main, il est en train de boire. Deux filles (6-7 ans environ), à un mètre du musicien, dansent en le regardant et en se tenant la main.

Contre les plantes – derrière le quai du tramway – un groupe d'une dizaine de personnes est en train de discuter et de boire des bières en canette de 50 centilitres. Ils parlent fort ; certains se prennent dans les bras et rigolent. L'atmosphère est conviviale. Je sens l'odeur de l'alcool et devine l'ivresse de certaines personnes à travers des gestes maladroits.

¹² JT 16/04/2013

¹³ JT 04/04/2013

2. LE COMMERCE INFORMEL SUR LA PLACE GABRIEL PÉRI

Pendant notre étude, une activité fut particulièrement visible : un « *marché sauvage* » – pour reprendre une expression apparue dans les médias¹⁴ –, était installé sur la place Gabriel Péri. Il a cessé au cours du mois de mars 2013. Une présence policière accrue et des travaux d'aménagement sur la place semblent être les principales raisons de cette disparition.

UN MARCHÉ ORDONNÉ

Le marché se déroule exclusivement sur la partie du 7^{ème} arrondissement de la place, entre l'arrêt de tramway et le supermarché Casino, sur un espace réduit, d'une dizaine de mètres carrés. Parfois la densité de stands rend la circulation impossible aux piétons qui n'y participent pas. Les vendeurs et les potentiels acheteurs s'approprient une partie de la zone dont semblent s'auto-exclure les passants. Ces derniers utilisent plutôt les quais du tramway comme voie de passage.

Le marché commence en matinée, à partir de 9h30-10h00, en moyenne, et se termine en fin d'après-midi. Il y a de tout : des denrées alimentaires, en particulier le matin, des vêtements, des chaussures et de l'électronique (câbles, radios, etc.). Ces biens semblent de piètre qualité, ils sont usés et abîmés :

*« C'était un marché de la misère [...] Quand tu vois ce qu'ils vendaient : c'étaient des vieilles chaussures déjà portées... c'était pourri [...] Parfois, il y avait des téléphones portables, de l'électronique mais vieillot. »*¹⁵

Pierre¹⁶, 34 ans, habitant de la place Gabriel Péri

Chaque jour, une dizaine de stands, en moyenne, s'installent dos au quai du tramway sur une dizaine de mètres de long. Quelques fois certains sont situés contre un mur, près de l'entrée du supermarché. Ce sont des espaces de vente, délimités par les biens vendus posés au sol – généralement sur une couverture ou un drap. Une fois que des biens sont exposés, l'espace est approprié par le vendeur. Les personnes choisissent leurs emplacements en fonction de leur ordre d'arrivée : les premiers s'installent, en général, face au Casino ; les derniers, dans la partie la plus resserrée, entre l'arrêt de tramway et le bureau de tabac. Le processus se reproduit quotidiennement ; les places étant définies uniquement pour la journée. Elles sont respectées : tant qu'un vendeur ne part pas, personne ne vient se mettre à sa place. Par contre, en cas de départ, il perd sa place et ne peut la réclamer plus tard dans la journée.

Un groupe d'individus, généralement installées à proximité du McDonald's, près du passage piéton de la Grande Rue de la Guillotière, font office de guetteurs. Elles préviennent les vendeurs de l'arrivée de la police. De sorte que le marché se compose en deux zones distinctes : la zone de vente et la zone de guet.

LE TRAVAIL DE GUET¹⁷

Deux électriciens, avec un camion, viennent pour réparer une caméra de vidéosurveillance, fixée sur le mur du McDonald's. Ils attendent sans intervenir car ils ne sont pas en mesure de se garer sur la place avec leur véhicule. Le marché est là et même les piétons peinent à se frayer un passage. Quelques minutes plus tard, deux policiers municipaux arrivent en voiture sur le Cours Gambetta, et s'arrêtent contre la place (au niveau de l'ascenseur du métro). Les guetteurs alertent instantanément les vendeurs en criant. Ils semblent plus jeunes que ceux qui gèrent les stands ; il y a sept femmes et deux hommes. Ils courent pour venir aider à remballer les affaires : ils ont quelques secondes. Les policiers, quant à eux, ne se précipitent pas. Ils sortent de la voiture et marchent sans forcer le pas. Quand ils arrivent à hauteur de la sortie du métro, l'un des deux policiers fait des grands gestes et dit : « *Allez, c'est fini ! On s'en va !* ».

¹⁴ Lyon Capital, 13/04/2011, « Guillotière : un manège pour déloger les indésirables »

¹⁵ JT 24/06/2013

¹⁶ Tous les prénoms mentionnés dans ce document ont été modifiés

¹⁷ JT 05/03/2013

Si des passages rapides sur la place peuvent donner l'impression d'un désordre, l'observation poussée permet de déceler des codes de bienséance qui font de ce lieu un *bazar ordonné*. Les vendeurs respectent des règles informelles de bonnes conduites : ils ne s'installent pas n'importe où et n'empiètent pas sur les stands des autres. Cette organisation se retrouve lors des ventes. Si certaines d'entre elles peuvent se dérouler dans un climat tendu, nous n'avons jamais assisté à des heurts. Sur la place, la violence est principalement verbale. Pour reprendre les mots d'un commerçant, « *ici, on ne se met pas sur la courge !* »¹⁸.

LA PLACE : THÉÂTRE DE NÉGOCIATIONS

Lors d'une vente, l'objet est au centre de l'interaction. D'un côté il y a les vendeurs, de l'autre les potentiels acheteurs. S'il y a plusieurs personnes, seulement deux sont actrices ; les autres sont spectatrices même si les rôles sont susceptibles d'évoluer. C'est l'une des spécificités de la place : les ventes se déroulent au milieu de nombreuses personnes qui sont susceptibles de s'immiscer dans les négociations.

ASSISTER À UNE VENTE : LES PRÉMISSSES DE LA PARTICIPATION¹⁹

Une femme essaye une veste en cuir qu'un homme vend, elle ne semble pas vouloir la rendre. Elle lui donne 10 €, il en veut 40. Il essaye de lui faire enlever la veste, en tirant une des manches. La femme se défend en secouant son bras et en essayant de s'éloigner de l'homme. Il y a plusieurs dizaines de personnes autour d'eux, très rapprochées les unes des autres. Un petit cercle s'est formé. Le vendeur répète : « *C'est 40 €, c'est 40 €* ». Un des hommes du cercle interpelle le vendeur, lui demandant de lâcher la femme ; il lui rétorque : « *Elle m'a donné 10 €. C'est 40 €* ». L'homme le tire vers lui ce qui force ce dernier à lâcher la femme. L'homme dit : « *C'est bon !* ». Le vendeur ne dit rien de plus et la femme s'en va. L'homme reste sur la place. Il ne semble pas y avoir de lien entre eux.

Durant la vente, nous pouvons déceler certaines complicités entre des personnes. Elles peuvent se traduire, par exemple, par le chuchotement ou par l'utilisation de langues différentes. Les participants au marché n'ont pas tous la même langue maternelle. Ainsi, à plusieurs reprises, nous entendons des vendeurs parler entre eux dans une langue, de potentiels acheteurs discuter entre eux dans une autre et, parfois, en utiliser une troisième pour la négociation. De fait, les échanges entre acheteur et vendeur se font dans un langage hybride, alliant gestualité et verbalité. Malgré la confusion qui semble régner, les intonations et les techniques du corps permettent une compréhension mutuelle qui aboutit à la vente.

LA LANGUE COMME MISE À DISTANCE²⁰

Un homme, une soixantaine d'années, propose des chaussures. Une personne, maghrébine, qui semble être de son âge, se penche pour les regarder. Le vendeur montre deux doigts pour lui donner le prix de la paire : 2 €. Le potentiel acheteur lui fait signe de la tête que non. Il se relève mais reste au même endroit. Ils se font face, un petit cercle s'est formé. Le potentiel acheteur demande à deux autres hommes leur avis (l'un est à sa droite et l'autre à sa gauche ; il touche physiquement les deux). Il les fait ainsi rentrer dans la négociation. Ils parlent à voix basse, en arabe, en regardant les chaussures. La langue utilisée permet ici la confidentialité des propos. Il se rebaisse sans rien dire et met les chaussures dans deux sacs de course. Le vendeur essaie de lui parler, met sa main sur son bras droit, comme pour lui signifier d'arrêter. À ce moment là, le potentiel acheteur se met à hausser le ton : « *C'est bon !* ». Une fois les deux sacs remplis (il semble qu'il y ait une dizaine de paires par sac), il tend un billet de 10 € au vendeur. Celui-ci hésite quelques secondes, puis accepte. Les trois hommes sourient avec fierté, comme pour montrer qu'ils ont réussi leur coup. Le vendeur se tourne vers un homme d'une trentaine d'années, à sa gauche. Il fait un signe de la tête comme pour dire qu'il n'est pas content de ce qui vient de se passer. Il ne lui reste plus que quelques paires de chaussures. La « négociation » a duré 5 minutes.

¹⁸ JT 03/06/2013

¹⁹ JT 08/03/2013

²⁰ JT 05/03/2013

Nous observons deux modalités fluctuantes et connexes de négociation : l'*entente* et l'*affrontement*²¹. L'affrontement se traduit par des échanges verbaux virulents – qui se distinguent par le ton de la voix, beaucoup plus fort, voire des insultes. Cependant, nous n'avons assisté à aucune bagarre. De l'autre côté, il peut y avoir des négociations d'entente, où les deux protagonistes sont pleinement satisfaits.

UNE NÉGOCIATION D'ENTENTE²²

Il est 10h, une femme arrive par le métro. Les emplacements sont déjà occupés, elle se place près de la sortie du métro, au niveau des plantes. D'un cabas à roulette, elle sort deux packs de lait de huit briques, plusieurs boîtes de crème Mont-Blanc (vanille et chocolat) et une boîte d'assortiment de nourriture asiatique. Un maghrébin d'une soixantaine d'années, qui était déjà sur la place quand je suis arrivé, achète l'ensemble. Il montre, par un geste, qu'il veut tout acheter et tend de l'argent à la femme. Elle prend l'argent mais ne dit rien. Après avoir compté, elle fait un signe de la tête (de haut en bas) pour montrer qu'elle accepte. L'homme remplit son cabas à roulette et s'en va prendre le métro. Moins de 5 minutes se sont écoulées entre le moment où la femme a posé les produits et le moment où l'homme est reparti. Ici, chacun s'estime gagnant, obtenant ce qu'il souhaitait.

LA POLICE OU LE JEU DU « RAT ET DE LA SOURIS »

Le marché comprend un troisième type d'acteurs importants : les policiers municipaux ou nationaux. Leur présence régulière – sur la période d'observation, au minimum une fois par semaine et au maximum, deux fois par jour – ont un impact important sur les échanges.

Nous nous sommes entretenus avec un homme d'une trentaine d'années à ce sujet. Il passe beaucoup de temps sur la place et ses environs (« *C'est mon quartier ici* » nous dira-t-il) et compare les relations vendeurs/policiers à un jeu :

*« Y a personne aujourd'hui. Peut-être parce qu'il fait pas beau. Peut être que les flics sont venus aussi, ils viennent souvent pour les roms. Mais ils les arrêtent pas ! Ils prennent juste ce qu'ils vendent, les autres partent en courant. Tu vois, les flics et les roms c'est comme le rat et la souris ! »*²³

Fouad, 33 ans, visiteur quotidien de la place Gabriel Péri

Parmi toutes les activités de la place, le marché concentre toute l'attention policière : leurs interventions ciblent uniquement les vendeurs et les acheteurs ; les vendeurs de cigarettes ou les consommateurs d'alcool sur la voie publique ne sont jamais inquiétés. La présence est seulement dissuasive : l'objectif est de mettre fin au marché.

PRENDRE SES DISTANCES AVEC LES POLICIERS²⁴

Un matin, deux policiers municipaux arrivent sur la place. Les guetteurs, installés près du McDonald's, viennent aider les vendeurs à ranger leurs objets exposés sur les stands. Tout le monde, sauf une femme, a le temps d'emballer ses affaires. Les policiers lui font comprendre d'arrêter avant qu'elle ait pu finir. Elle n'insiste pas et s'en va rejoindre un petit groupe qui s'est assis au bout de la place, près de la voiture de police, avec leurs sacs. Les vendeurs observent le policier qui fait un tas avec les affaires de cette femme : il ne les touchera pas avec les mains. Ce sera toujours du bout de ses bottes, d'un air dégouté.

Certains vendeurs se sont posés à l'arrêt de tramway. Si une partie reste à proximité de la zone du marché, d'autres se dispersent ici et là. Les policiers surveillent les affaires saisies. À deux reprises des personnes s'arrêteront pour les regarder. Les policiers, avec le sourire, leur diront que « *ce n'est pas à vendre* ». Autour d'eux, se crée une zone de vide. Une vingtaine de minutes après cette intervention, des agents de nettoyage du Grand Lyon viendront mettre les affaires dans deux sacs poubelles. Ils portent des gants. Les policiers repartiront en même temps qu'eux. Quelques minutes après leur départ, les personnes se réinstallent et le marché reprend son cours.

²¹ Bellenger L., 2009, « La négociation », P.U.F., p.39

²² JT 05/03/2013

²³ JT 19/03/2013

²⁴ JT 05/03/2013



Une intervention policière place Gabriel Péri – mars 2013

Dans toutes relations sociales, les interactions se déroulent en fonction de normes corporelles qui sont régies par la proxémie²⁵. Ainsi, les personnes se doivent de respecter une certaine distance physique dépendante du type de relation qu'elles entretiennent. Ici, l'intervention policière, le statut et l'uniforme, créent une sphère large dont le « rayon [...] marque, en quelque sorte, la distance ultime à ne pas franchir »²⁶ – comme nous le montre la photo ci-dessus. Les vendeurs se tiennent loin, à l'écart. Traverser cette frontière symbolique pourrait être perçu comme une provocation, un manque de respect. La présence policière a pour conséquence directe l'arrêt du marché. Un jour, un policier dira à son collègue :

*« Regarde, ça serait pas mal d'être plus souvent sur la place, ce serait plus calme. Je dis pas qu'il faut un mec tout le temps là, mais voilà y'a que ça qui fonctionne ici. »*²⁷

Policier lors d'une intervention place Gabriel Péri

Il semble que seule la présence physique policière permette l'arrêt du marché et le retour au « calme » sur la place. Les interventions de police se déroulent sans heurts particuliers. Chacun sait ce qu'il a à faire, connaît son rôle. Nous n'avons jamais assisté ou entendu parler d'arrestations sur ce marché le temps de notre ethnographie. Ici la présence policière a pour but de dissuader l'installation des stands. Les vendeurs savent qu'il leur faut ranger leurs affaires et se faire discrets ; de même, les policiers savent que leur présence met fin – provisoirement du moins – au marché. Une sorte de guerre d'usure pour l'appropriation de la place.

À partir de la mi-mars, une présence policière renforcée²⁸ semble avoir contribué à l'arrêt du marché. Cependant, cela ne signifie pas la fin de toute activité marchande. La place continue malgré tout d'être un lieu de transactions où se rencontrent vendeurs et acheteurs.

²⁵ Hall E., 1971, « La dimension cachée », Le Seuil.

²⁶ Simmel G. in Goffman E., 1974, « Les rites d'interaction », Éditions de Minuit, p.56.

²⁷ JT 05/03/2013

²⁸ Par exemple, il est arrivé plusieurs fois qu'un camion de police soit garé sur la place – avec jusqu'à six policiers à l'intérieur (JT 06/05/2013) – pour dissuader toutes activités marchandes.

3. DES ACTIVITÉS ÉCONOMIQUES DISCRÈTES

En parallèle au marché, un certain nombre d'activités économiques se déroulent sur la place Gabriel Péri. Alors que celui-ci était visible, que sa présence gênait la circulation des badauds sur certaines zones, d'autres activités insoupçonnables sans un minimum de présence, s'y déroulent toujours. Le marché en lui-même n'existe plus : il recouvre une nouvelle forme, plus discrète mais qui propose une gamme similaire de produits. En parallèle à cela, d'autres activités par essence plus secrètes n'ont pas été impactées par le travail policier : il s'agit de la vente de cigarette et de cannabis.

LE MARCHÉ : UN ORDRE EN ÉVOLUTION

Avec la fin du marché, les techniques de ventes de vêtements et de denrées alimentaires ont donc évolué. Les produits, au lieu d'être exposés sur le sol, restent dorénavant dans des sacs ou dans les mains des vendeurs. La mise en scène se situe entre visibilité et invisibilité : il faut être à la fois vu, identifié par des acheteurs et, en parallèle, ne pas être vu par la police. Ces nouvelles pratiques de vente ont lieux là où les stands étaient installés, du côté du 7^{ème} arrondissement.

SE RENDRE VISIBLE ET INVISIBLE²⁹

Au pied de l'arbre, face au McDonald's, il y a une femme. Elle porte une robe longue, foncée, avec des motifs floraux blancs et dorés et une veste en laine violette. Elle est assise, les jambes repliées. À ses pieds un sac de course rouge – Intermarché – avec une fleur blanche dessus. Il est rempli de produits alimentaires.

Un homme (une quarantaine d'années, lunettes, bien rasé, pantalon beige, veste noire), vient la voir, regarde son sac et achète un paquet de café et une boîte de thon (il m'est impossible de voir combien il lui en offre). Elle vend 3 boîtes de sardines à un deuxième homme (30-35 ans, lunettes de soleil, jeans, sweat rouge, veste en jeans noire) pour 2 €.

À chaque fois qu'elle vend, une jeune fille d'une dizaine d'années met les produits dans un sac plastique. En attendant, elle reste debout, appuyée contre l'arbre avec son épaule droite.

À un moment, il y aura quatre personnes (trois hommes et une femme) en même temps autour de la vendeuse. Cette dernière sortira des produits pour les montrer. Un des hommes achètera trois boîtes de riz Uncle Ben's. Les deux autres hommes n'achèteront rien ; la femme achètera deux pots de crème Mont-Blanc et une boîte de thon.

Puis la police vient sur la place. Des personnes qui étaient près de la vendeuse, à regarder ce que contenait son sac s'éloignent. La vendeuse reste assise. Un des policiers passera derrière l'arbre ; l'autre devant la vendeuse. Aucun des deux ne lui prêtera attention. Alors qu'ils sont au milieu de la place, la vendeuse se lève et va s'asseoir auprès d'un groupe de personnes installées près d'elle. Elle gardera son sac à ses pieds ; elle tiendra les bords par le haut pour le refermer afin de ne pas laisser apparaître ce qu'il contient.

Certains acheteurs connaissent déjà des vendeurs. Ainsi, une personne peut être identifiée comme telle alors même qu'elle n'est pas en train de vendre. Une relation antérieure permet l'identification : si un individu a endossé ce rôle il peut potentiellement encore le faire. Dans ce cas, les acheteurs s'adressent à lui pour savoir ce qu'il propose.

²⁹ JT 23/05/2013

LA NOUVELLE PLACE FORTE DU COMMERCE LOCAL : LE SAC À DOS³⁰

Deux hommes (un barbu, avec une queue de cheval, plutôt costaud ; un autre, les cheveux courts, plus petit) arrivent par le Cours Gambetta (provenance Saxe), passent devant le McDonald's et vont directement voir un homme qui est près de la poubelle. Il est face à la sortie du métro, au début du quai du tram. L'homme est de taille moyenne et d'assez forte corpulence. Il est chauve et porte un jeans bleu clair, assez large, des chaussures pointues noires, une veste de survêtement jaune avec des bandes noires. Il a une sacoche en cuir autour du cou et un sac à dos Lollipop.

Le plus petit des deux hommes lui sert la main et lui demande : « *Qu'est-ce que t'as ?* ». Sa manière de demander est assez directe, je suppose qu'ils se connaissent. L'homme retire son sac à dos qu'il pose sur le rebord de la poubelle. Il l'ouvre. Je vois l'acheteur en retirer différents objets (un pot arrondi de gel au couvercle violet ; un pot de crème Nivea). Seul cet homme regarde ce qu'il y a à l'intérieur du sac, en prenant les objets en main ; l'homme avec la barbe ne touche rien, reste légèrement à côté, regarde parfois autour. Je n'entends pas clairement ce qui se dit. Il me semble entendre l'acheteur dire : « *À ce prix là ?* ». Je crois déceler une surprise comme si c'était trop cher. Les deux hommes discutent quelques secondes entre eux. L'acheteur parle au vendeur, qui semble accepter – il fait un signe de la tête de haut en bas – et donne le pot de crème Nivea. L'interaction a duré un peu plus de 5 minutes.

Dans d'autres situations, c'est le hasard qui permet la vente. Une personne témoin d'une transaction ou interpellée par un vendeur peut être intéressée pour un achat. Cette technique permet au vendeur de choisir ses clients. Il va voir ceux qui lui inspirent confiance, qui ne lui poseront pas de problème et avec qui il estime avoir des chances de vendre.

QUAND LE VENDEUR CHOISIT SES CLIENTS³¹

Un homme arrive sur la place. D'un sac de course, il sort deux jeans – un beige, uni ; un autre noir, légèrement délavé – encore étiquetés. Il les pose sur son avant-bras gauche, l'un sur l'autre mais légèrement décalés afin qu'ils soient bien visibles et s'installe à la sortie du métro. Il reste là, comme si de rien n'était, silencieux. Parfois, il interpelle des hommes (toujours des maghrébins), va vers eux, pour leur montrer les jeans. Il parle en arabe et en français. Il me semble comprendre qu'il dit « 8 € » à un homme. Il vise les personnes qu'il va voir et n'attend pas d'être sollicité par des clients. Après une dizaine de minutes il se déplace et va au milieu de la place, en marchant lentement. Près de l'arbre, face au McDonald's il interpelle un homme maghrébin âgé. Ce dernier prend les jeans dans ses mains, les regarde attentivement puis fait signe de la tête comme s'il approuvait leur qualité et qu'il voulait les acheter. Il réglera avec un billet de 20 €.

³⁰ JT 21/05/2013

³¹ JT 23/05/2013

« MARLBORO, MARLBORO » : LA VENTE DE CIGARETTES

Un rapport de l'Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies affirme que la ville de Lyon ne possède pas d'espace où se fait une vente de tabac à la sauvette³². Ce travail nous incite à penser l'inverse.



Un paquet de cigarette place Gabriel Péri

Sur la place, en passant, il est possible d'entendre des « *Marlboro, Marlboro* », « *Legend, Legend, American Legend* » ou « *Shima, Shima cigarettes* ». Ces marques de cigarettes, prononcées mais pas criées, permettent d'identifier des vendeurs. En clamant les marques, ils ne s'adressent à personne en particulier. Ils cherchent à attirer l'attention d'hypothétiques fumeurs intéressés. Nous apercevions en moyenne entre un et cinq vendeurs par temps d'observation. La vente se fait par paquet, que le vendeur porte sur lui.

UNE VENTE RAPIDE EN FACE À FACE³³

Un homme d'une trentaine d'années répète, comme s'il parlait à quelqu'un à côté de lui : « *Marlboro, Marlboro. Marlboro, Marlboro...* ». En faisant cela, il effectue des petits pas, regardant les gens qui passent. Un homme, maghrébin, âgé, lui prend un paquet. Ils ne se disent rien, ne négocient pas. Preuve qu'il connaît les tarifs l'homme tend un billet de 10 €. Le vendeur lui donne un paquet qu'il retire d'une de ses poches et lui rend la monnaie. L'acheteur repart. L'homme recommence à annoncer : « *Marlboro, Marlboro* ».

Je le fixe du regard, il se rapproche. Je lui demande :

- *C'est combien ?*
- *4 €*
- *Ok*
- *T'en veux deux ?*
- *Non, un* (en lui donnant les 4 €).
- *Voilà.*

Il me donne un paquet de Marlboro qui vient d'Algérie sur lequel il est écrit « *Vente en Algérie (D.G.I)* ». Un côté du paquet est en arabe, l'autre en français.

L'homme reprendra instantanément sa litanie « *Marlboro, Marlboro,...* ».

Les ventes sont rapides. Certains demandent le prix, d'autres sont des habitués et connaissent les tarifs – comme nous l'avons vu dans l'extrait ci-dessus – et il n'y a pas de négociation possible. Un jour, une femme proposera 3 € pour un paquet d'*American Legend*. Le vendeur lui signifiera le prix fixe : 4 €³⁴. La femme partira et ne cherchera pas à négocier. Lors d'une transaction, le client peut demander un ou plusieurs paquets. Dans la majorité des cas, un vendeur suffit. Cependant, il arrive que son stock soit insuffisant et qu'il soit obligé d'en solliciter un deuxième. Une des caractéristiques de ce commerce est que les vendeurs travaillent ensemble. Ils peuvent donc se « dépanner » si jamais ils n'ont plus de paquet.

³² « *La vente dans la rue est donc interdite [...] Ce phénomène est cependant circonscrit à quelques quartiers en France, essentiellement [...] à Paris, [...] à Marseille ou [...] à Toulouse. Généralement, cette vente au détail s'effectue en petites quantités, souvent au paquet de cigarettes. Les autres grandes villes ne possèdent pas de tels points de cession, même si à Lyon et Grenoble, certains étudiants (souvent issus de la communauté asiatique), socialement intégrés et sans profil délinquant, se livrent à ce trafic à petite échelle pour leurs compatriotes* » (OFDT, 2012, « L'observation du marché illicite de tabac en France », p.16)

³³ JT 13/05/2013

³⁴ Un paquet de Marlboro coûte 6.80 € chez un buraliste.

UNE VENTE À TROIS³⁵

Un homme dit : « *Marlboro, Marlboro* ». Deux personnes viennent le voir en même temps. Il vend ses deux derniers paquets au premier. Le deuxième client lui en demande un et le paye. Le vendeur, sans rien dire, part. L'acheteur semble surpris. Il esquisse un geste du bras – comme s'il voulait l'interpeller – avant de s'arrêter. Le vendeur va voir un autre homme, à 4-5 mètres, et il comprend que c'est pour récupérer son paquet de cigarette. Il revient, le paquet de Marlboro dans la main droite, qu'il lui transmet dans une poignée de main. Ils miment une salutation pour se l'échanger. Le paquet une fois dans la main, le client s'en va et quitte la place. Le vendeur recommence à répéter « *Marlboro, Marlboro,...* ».

« TU VEUX DU SHIT ? » : LES CONDITIONS DE VENTE DU CANNABIS

L'une des activités les plus difficilement saisissable, sur la place, est la vente de cannabis. Contrairement à la vente de tabac, celle-ci est moins ancrée dans une zone : elle semble plus mouvante. Le vendeur n'annonce pas « *shit* » comme d'autres peuvent annoncer « *Marlboro* ». Il n'y a pas un endroit précis ni de vendeurs clairement identifiables : la vente surgit sur la place. Nous avons identifié deux façons de vendre du cannabis. Dans la première le vendeur interpelle une personne, sans parler trop fort. Il murmure plus qu'il ne parle, pour lui proposer du *shit*³⁶ ou pour lui demander s'il fume – sous entendu du cannabis.

INTERPELLER PAR UN DEALER³⁷

Je sors du Casino. En sortant, je marche tout doucement en lisant mon ticket de caisse, en direction de la bouche de métro. Un homme d'une trentaine d'années, d'origine maghrébine, à environ un mètre de moi, murmure : « *Tu veux du shit* ». J'entends surtout le mot *shit*. Je me retourne et lui répond :

- *Tu vends, là ?*
- *Ouais, c'est du bon. Y en a pas de si bon sur Lyon.*
- *Ah ouais ?*
- *Sens (il me tend sa main gauche, la rapprochant de mon nez). Tu vois que je déconne pas. Je fume ce que je vends. C'est de la gomme, il vient de Lille celui-là. Ça t'intéresse ?*
- *Peut-être ouais. Mais pas maintenant. T'es toujours dans le coin ?*
- *Ouais. Tu vois, là-bas, (il m'indique une zone précise). Tu vas là-bas et tu m'attends. Le temps que j'aie cherché la marchandise.*
- *Ok c'est noté.*

Il s'en va. Se met en haut des escaliers du métro, les descend et quelques secondes plus tard les remonte et revient vers moi :

- *Tu veux mon numéro ? Ça sera plus facile, t'attendras pas.*
- *Ouais je vais le prendre.*
- *Alors 06.xx.xx.xx.xx, moi c'est Christopher le dealer (il sourit). Tu m'appelles et le rendez-vous c'est là-bas (il m'indique la même zone).*
- *Ok, ça marche. Je ferai ça quand j'ai besoin.*
- *Tu veux un échantillon gratuit, pour voir que c'est du bon ? (il me tend un petit bout de shit)*
- *Non, merci. Je te fais confiance.*
- *Comme tu veux. Regarde (il sort des barrettes de shit qui étaient à l'intérieur de sa veste). Elles sont comme ça les barrettes que je vends, de cette taille. Tu vois les paquets de Marlboro. Et ben cette taille.*
- *On se reverra si t'es là.*
- *Ouais, toujours. Il peut pleuvoir, ce que tu veux, je suis là.*

³⁵ JT 29/05/2013

³⁶ Le *shit* est un nom donné à la résine de cannabis (ou haschich) vendu généralement sous forme de barrettes et qui se fume « *sous forme de "joint" (avec du tabac, sous la forme d'une cigarette roulée)* » (OFDT, 2007, « Cannabis : données essentielles »)

³⁷ JT 02/04/2013

Les sollicitations de vente se font parfois au détour d'une conversation. Il ne semble pas que le *deal* soit l'activité principale du revendeur, ce sont plutôt les circonstances de l'échange qui peuvent potentiellement s'y prêter. Sur la place, les discussions entre divers acteurs qui ne se connaissent pas forcément sont fréquentes et autorisent ces transactions opportunistes.

LORSQUE L'OPPORTUNITÉ FAIT LE DEALER³⁸

Nous sommes deux lors de cette observation, au niveau de la sortie de métro, côté 7^{ème} arrondissement. Un homme sans domicile qui fréquente régulièrement la place nous interpelle. Nous commençons à discuter ensemble. Après s'être demandé si nous étions des policiers, il nous envisage ensuite comme des étudiants et nous conseille quant à notre orientation. Nous lui faisons remarquer qu'il devrait en faire son métier : « *Mais je le fais déjà. Ils me donnent leurs papiers les roumains et je leur dis où aller et quoi faire* ».

À ses pieds une petite coupelle est posée. Il y a des dollars, des livres sterling, un ticket restaurant, du Subutex^{®39} et également un morceau de shit. Nous l'avons remarqué au début de l'interaction et lui avons fait la réflexion qu'il ne semblait pas inquiet d'être publiquement en possession de cannabis. Dans un premier temps, il ne prêtera pas attention à notre remarque, puis nous fera ensuite cette proposition :

- *Je vends des 2, 5, 10 €.*

- *2 € ?*

- *Ouais un joint : tu goutes et tu reviens ! J'peux te trouver de l'herbe aussi, faut attendre mais j'peux tout trouver.*

4. L'ETHNOGRAPHIE FACE À LA « PROSTITUTION DES FEMMES ROMS PLACE GABRIEL PÉRI »

UN « PHÉNOMÈNE » PUBLIC ET MÉDIATIQUE

Les discours médiatiques et publics avancent que les prostituées seraient des jeunes femmes mineures « roms ». Elles fréquenteraient la place Gabriel Péri et plus particulièrement une zone près du McDonald's. Leurs clients seraient des chibanis.

QUAND UN SDF VOIT LA PROSTITUTION⁴⁰

Maurílio est assis sur le muret où il y a les plantes. Il regarde en face une femme brune qui est contre le mur du McDonald's. La femme est de petite taille, brune, elle porte un jeans *slim*, un haut blanc et des sandalettes. Elle est immobile.

Maurílio : *Elle fait le tapin. Elle a quel âge d'après toi ?*

Enquêteur : *Je sais pas mais elle n'a pas l'air vieille.*

- *Elle a 15-16 ans. 16 ans je pense.*

- *Et t'es sûr qu'elle fait le tapin ?*

- *Ouais, ça craint. Le pire, c'est qu'ils les forcent à faire le tapin.*

- *Tu vois des types ?*

- (en mettant son index droit près de son œil gauche) *Je les vois passer.* (avec une attitude sûre de lui)

- *Et qui va les voir ?*

³⁸ JT 10/07/2013

³⁹ Traitement de substitution aux opiacés.

⁴⁰ JT 16/04/2013

- *Les vieux là* (faisant un signe de la tête vers des chibanis installés pas très loin). *Mais pas moi en tout cas. Si elle avait la trentaine je dis pas mais là ça craint. C'est dommage elle est mignonne quand même !*

TYPOLOGIE DES RELATIONS OBSERVÉES

Nous avons décidé de nous saisir de cette question de la prostitution pour comprendre, sur le temps long de l'ethnographie, les modalités de rencontre sur la place entre ces femmes et les chibanis. Nous avons pu dégager trois types d'interaction entre les femmes « roms » et les chibanis : la non-réponse, la complicité et le départ ensemble.

Dans une interaction de type « **non-réponse** », une femme « rom » ou un chibani va vers l'autre, dit quelque chose ou fait un geste. Il y a échange de salutations mais la relation se termine dès qu'elles sont accomplies. Cette clôture se fait principalement par une ignorance visuelle : ne pas regarder l'autre a pour conséquence de l'exclure de l'interaction.

LA NON-RÉPONSE

Une femme est près de la sortie du métro, côté 7^{ème} arrondissement. Elle reste immobile, un paquet de gâteau à la main, dans lequel elle pioche, de temps en temps. Elle regarde la place, comme si elle cherchait quelque chose ou quelqu'un. Un chibani vient la voir. Il lui demande : « *Comment ça va ?* ». Elle répond « *ça va* », tout en faisant un signe de la tête (léger balancement de gauche à droite). L'homme reste là, face à la femme, légèrement sur sa gauche. Elle continue de regarder la place, comme si elle ne le voyait pas. Environ 45 secondes après avoir demandé si elle allait bien, l'homme s'en va, sans rien dire.⁴¹

Une femme, avec des baskets roses, un jeans *slim* et une veste en cuir noire, arrive, depuis la rue Paul Bert. Face au tabac situé côté 3^{ème} arrondissement, deux chibanis discutent. Elle va vers eux, les salue d'un signe de la tête (je vois le mouvement de tête vers le haut puis vers le bas). Ils la saluent, en souriant, avec un mouvement de tête similaire. Les trois restent immobiles. Cependant, en se regardant de nouveau l'un l'autre, les deux hommes excluent la femme de l'interaction. Celle-ci se décale un peu, en faisant un pas de côté, tout en regardant ailleurs. Après une vingtaine de secondes, la femme s'en va, sans les saluer.⁴²

Dans une interaction de « **familiarité** » une femme « rom » ou un chibani va vers l'autre et dit quelque chose ou fait un geste. Il y a un échange de salutations qui débouche sur une relation entre les personnes. De la complicité se dégage de ces rencontres. Elles sont souvent agrémentées de sourires, de rires, de contacts physiques : il y a interconnaissance. Ces interactions peuvent durer une dizaine de minutes avant que les participants ne se séparent. Ce sont celles que nous avons le plus fréquemment observées.

LA FAMILIARITÉ⁴³

Entre le passage piéton du Cours Gambetta et celui de la Grande Rue de la Guillotière, une femme, en traversant, s'arrête et sert la main à un chibani. Il a des cheveux blancs, coupés courts, porte des lunettes, une veste marron et un pantalon gris. Il est plus grand qu'elle d'une tête. Celle-ci porte un tee-shirt blanc, un jeans et des baskets. Ils se saluent, semblent se parler. Quelques secondes plus tard, la femme, s'élevant légèrement sur la pointe des pieds, pose sa main droite sur la tête de l'homme et fait un léger mouvement de va-et-vient comme si elle le recoiffait. Il rigole. Cela dure 5-6 secondes, 2 minutes plus tard, il s'en va sur le Cours Gambetta, la femme allant s'installer sur la place, côté 7^{ème} arrondissement.

En face du tabac, côté 3^{ème} arrondissement, une femme s'arrête pour saluer trois chibanis, qui forment un petit groupe. Dans un premier temps, elle semble discuter avec deux hommes : un lui fait face, un deuxième est à sa droite ; le troisième est un peu derrière avec un téléphone portable à l'oreille. Elle vient poser ses deux mains sur les épaules de celui qui lui fait face dans un mouvement

⁴¹JT 24/06/2013

⁴²JT 28/05/2013

⁴³JT 04/06/2013

ample des bras et en rigolant. Elle retire rapidement ses mains. Le contact dure 2-3 secondes. Quelques secondes après, elle vient poser une main sur l'épaule de l'homme qui est à sa droite. Le mouvement est moins ample mais il y a le même sourire.

Enfin, nous avons observé un dernier type d'interaction pendant laquelle les protagonistes partent ensemble. Une femme « rom » ou un chibani va vers l'autre, dit quelque chose ou fait un geste auquel il y a une réponse (verbale ou gestuelle) qui ne débouche pas forcément sur un échange. Ensuite, les deux personnes quittent la place ensemble, en marchant plus ou moins près l'une de l'autre, sans contact physique. Nous l'avons observé seulement deux fois sur tout le temps de l'étude. Notons que les personnes peuvent partir ensemble sans pour autant s'être engagées dans une relation de familiarité juste avant.

LE DÉPART ENSEMBLE⁴⁴

Un chibani avec un bonnet bleu foncé posé sur le haut du crâne et une moustache blanche passe devant une femme qui est près de moi (à moins d'un mètre). Il marche très doucement. La femme lui dit : « *Bonjour. Ça va ?* ». Il ne répond pas. S'arrête de marcher, se tourne vers elle et lui fait un signe – l'index de sa main droite indique l'endroit d'où il arrive ; d'un mouvement de tête il montre la même direction ; sa main est à la hauteur de ses cuisses. Il repart dans la même direction d'où il est arrivé ; la femme le suit de très près. Ils partent Cours Gambetta, direction le Rhône. En sortant de la place la femme se met à côté de lui. Je ne les vois plus. Deux possibilités : soit ils sont entrés dans le métro, soit ils sont rentrés dans un des immeubles. 20 minutes plus tard elle reviendra en provenance du Rhône par le Cours Gambetta.

Les interactions observées traduisent des relations amicales. Cependant, rien ne nous permet d'en comprendre les origines : se sont-elles développées sur la place, à force de temps passé ? Se sont-elles forgées dans un autre lieu ? Et si oui dans quelles circonstances ? Le fait que des personnes partent ensemble interroge indirectement l'existence d'autres lieux et circonstances de rencontre : où vont ces hommes et ces femmes ? Pour quoi faire ? L'observation de ces interactions soulève des questions sans pour autant permettre d'affirmer ou d'infirmer l'existence de la prostitution sur la place Gabriel Péri.

S'il était nécessaire de se focaliser sur ces rencontres – l'attention publique les ayant mises en lumière – il ne faudrait pas réduire les chibanis et les « roms » à ce type d'interactions. Il faut préciser que les femmes « roms » passent principalement leur temps sur la place entre elles et les chibanis entre eux. Cependant, ils entrent également en interaction avec d'autres personnes présentes sur la place.

QUAND LES CHIBANIS OU LES « ROMS » DISCUTENT AVEC LES SDF

Des sans domicile sont installés contre la balustrade, face à la sortie du métro côté 7^{ème} arrondissement. Ils ont deux bouteilles de vin presque vides à leurs pieds. Une femme et homme « roms » qui étaient installés près du McDonald's s'approchent d'eux. En posant un sac au sol, l'homme fait un signe de la tête aux deux SDF pour les saluer. La femme va vers eux et leur sert la main. Elle leur demande : « *Comment ça va aujourd'hui ?* ». L'un d'eux fait une grimace pour dire qu'il ne va pas très bien. Elle reste quelques secondes près d'eux. Elle donne l'impression de vouloir leur parler mais semble bloquée par la langue. Elle les laisse et retourne près de l'homme.⁴⁵

Je suis avec un groupe de cinq personnes sans domicile, près de l'entrée du Casino. Il y a quatre hommes et une femme. Un chibani qui marche tout doucement avec une canne, habillé d'un pantalon noir et d'une veste marron vient nous voir. Il sert d'abord la main à un homme et à la femme (qui sont placés au centre du groupe). À côté de moi, un SDF l'interpelle. Il se tourne vers nous et nous salue. Ils ont l'air de bien se connaître et commencent à discuter. Le chibani se rend dans un accueil de jour pour personnes précaires. Il s'y est passé quelque chose puisque le SDF – qui fréquente également

⁴⁴JT 18/04/2013

⁴⁵ JT 27/05/2013

l'établissement lui demande pourquoi il n'y va plus. Ils échangeront environ 15 minutes, en criant parfois et le chibani quittera le groupe pour s'installer un peu plus loin, avec ses pairs.⁴⁶

LA RUMEUR DE PROSTITUTION « ROM »

Le décalage entre les résultats de notre enquête ethnographique et la publicisation de la prostitution place Gabriel Péri doit être source d'interrogations. Plus qu'un fait qui serait prouvé, il nous semble qu'aujourd'hui cette activité relève avant tout de la rumeur, « *une forme de définition de la situation qui se substitue à une vision des choses et du monde localement non disponible* »⁴⁷.

Ce phénomène supposé n'est pas visible. La situation n'est pas comparable aux sites de Gerland (7^{ème} arrondissement) et de Perrache (2^{ème} arrondissement), quotidiennement utilisés par les travailleurs du sexe. Il n'y a pas de camionnettes garées à proximité des lieux où se dérouleraient des passes ; il n'y a pas de femmes en « *tenue de travail* »⁴⁸, identifiables comme étant des prostituées.

La place publique est porteuse de discours⁴⁹ et la rumeur peut être envisagée comme une conséquence d'utilisations différentes des lieux. Les passants voient des femmes sur la place, certaines rentrant en interaction avec des hommes, mais n'ont pas forcément la possibilité de rattacher ces observations à des éléments objectifs. La situation est indéfinissable d'où l'émergence d'une rumeur. « *Les rumeurs apparaissent dans des situations ambiguës, menaçantes ou potentiellement menaçantes, de situations où les personnes concernées ressentent le besoin de comprendre ou de se rassurer. Un contexte ambigu quand la signification ou les conséquences d'une situation ne sont pas claires* »⁵⁰. La rumeur, devenue objet de conversation (et non objet de controverse) devient un filtre de lecture des situations. Elle donne sens à l'insaisissable, définit l'indéfinissable. Ainsi, à travers les lunettes de la « prostitution place Gabriel Péri », il est possible d'interpréter certaines scènes comme la preuve de l'existence de cette activité. Le phénomène peut naître de certaines de ces mésinterprétations. Ce genre de scènes relatées dans la presse ou dans les conversations « *rendent palpables ou déposent la trace* (« *scripta manent* ») *d'un savoir partagé et, ce faisant, l'officialisent* »⁵¹ : les faits supposés deviennent des faits avérés et construisent une réalité justifiable parce que censément factuelle.

Ainsi l'impression que « *des femmes ont l'air de se prostituer sur la place* » devient la conviction que « *des femmes se prostituent sur la place* ». Leur présence et leurs interactions viennent prouver l'existence de cette activité : l'indice fait alors office de preuve. Il faut noter que certaines femmes fréquentant les lieux « *se prostituent dans le secteur de Perrache* »⁵². Cependant, elles ne semblent pas exercer sur la place Gabriel Péri. Il n'y a par exemple pas de camion qui vient « *déposer les filles à 9h et les reprendre à 18h* »⁵³, comme a pu nous l'affirmer un commerçant. Les filles arrivent et repartent séparément en transports en commun ou à pieds.

Si la rumeur arrive à se propager c'est qu'elle « *prend la réalité d'une information objective, qui viendrait de la source la plus autorisée* »⁵⁴. Les commentaires des habitants et des commerçants, dont la presse se fait l'écho, seraient la preuve de l'existence de cette prostitution. Ils apparaissent comme

⁴⁶ JT 16/04/2013

⁴⁷ Joseph I., 1998, « Erving Goffman et la microsociologie », P.U.F., p.42.

⁴⁸ Membre d'une association travaillant avec des personnes prostituées, JT 21/02/2013

⁴⁹ Le double sens d'espace public, comme espace urbain et comme espace communicationnel, sont indissociablement liés.

⁵⁰ DiFonzo N., Bordia P., 2006, « Rumeurs, ragots et légendes urbaines. Contextes, fonctions et contenus », *Dio-gène*, n°213, pp.23-45

⁵¹ Bordreuil S., 2002, « La construction de l'incivilité comme cause publique. Pour une intelligence des interactions civiles ». In Céfaï D. et Joseph I., *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, Editions de l'Aube, p.309

⁵² Association intervenant auprès des personnes prostituées, JT 09/07/2013

⁵³ JT 03/06/2013

⁵⁴ Morin E., 1969, « La rumeur d'Orléans », Le Seuil, p.24

des sources sûres car ils sont les mieux placés – géographiquement parlant – pour en parler. Pourtant, le caractère général et impersonnel de ces catégories (« les » habitants, « les » commerçants) laisse planer le doute sur qui voit quoi.

La question des passes est à ce titre exemplaire : elles se dérouleraient dans des cages d'escaliers d'immeubles habités, situés à proximité de la place. Certaines personnes interrogées expliquent qu'elles auraient lieu directement dans la rue, dissimulées par une guetteuse. Ces éléments rapportés n'ont évidemment jamais pu être objectivés. Ces informations sont tenues par des individus qui ne sont pas ceux qui ont procédé aux observations. Certaines personnes démentent les rumeurs. Un habitant qui vit place Gabriel Péri est par exemple extrêmement septique quant à ce phénomène :

« La prostitution [...] c'est pas flagrant, moi en tout cas, je n'ai jamais rien vu. Dans mon hall d'immeuble, y'a jamais rien eu, c'est n'importe quoi. Y'a bien deux trois dealers qui se posent parfois, mais c'est tout »⁵⁵.

Pierre, 34 ans, habitant de la place Gabriel Péri

Une des caractéristiques des prostituées supposées de la place Gabriel Péri est leur âge. Tout un champ lexical se déploie dans les conversations et dans la presse pour souligner leur aspect juvénile : ce sont des « *jeunes filles* », des « *adolescentes* », des « *gamines* », des « *enfants* », un commerçant nous parlera même de « *prostitution infantile* »⁵⁶. Pourtant aucune information objective sur l'âge de ces femmes n'existe. Cette croyance repose uniquement sur leur apparence: « *elles ont l'air jeunes* » se transforme en « *elles sont mineures* ». Une médiatrice culturelle d'une association intervenant auprès des personnes prostituées affirme :

« Les mineures qui se prostituent place Gabriel Péri : c'est un fantasme, c'est assez typique sur ce genre de sujet. Les gens imaginent beaucoup de choses. »⁵⁷

Médiatrice culturelle d'une association intervenant auprès des prostituées

Les idées véhiculées sur l'âge font de cette prostitution une activité intolérable et inacceptable :

« Ça fait mal au cœur de voir ces enfants [...] Ils pourraient être nos petits »⁵⁸

Commerçant place Gabriel Péri

Cette condamnation morale de la prostitution de « mineures » s'accompagne d'une interprétation culturaliste de la supposée activité. Le terme « rom » ne désigne pas seulement les personnes. Il est utilisé de telle façon qu'il renvoie à tout un imaginaire culturel :

« Quand le père amène la fille et qu'elle va faire le tapin alors que le père n'est pas en train de mourir, il est pas dénudé, il est pas squelettique. Il a des cigarettes, il fume et il boit des bières qu'il va acheter au petit Casino. C'est une autre culture [...] Culturellement, ça ne dérange personne, la fille, la sœur, les frères. »⁵⁹

Gérant d'un commerce place Gabriel Péri

⁵⁵JT 24/06/2013

⁵⁶*Ibid.*

⁵⁷JT 09/07/2013

⁵⁸JT 22/05/2013

⁵⁹*Ibid.*

La culture rom apparaît ainsi comme une non-culture : une culture sans valeur, où même des principes comme la famille voleraient en éclats. « *La différence n'est pas perçue comme distance, mais comme menace* »⁶⁰. C'est une expérience inquiétante de l'Étranger, « *une altérité négative sur laquelle porte le soupçon de « communautarisme » et qui se dit dans l'idiome culturel [...] ou civilisationnel* »⁶¹. La culture rom est ici stigmatisée car jugée incompatible avec une culture française. Il existe un Eux et un Nous séparés et inconciliables.

*« Nous ne partageons pas les mêmes règles de vie collectives [...] les leurs sont différentes des nôtres. [...] Nous ne pouvons donc pas nous comprendre. [...]. Et nous sommes confrontés l'un en face de l'autre en permanence [...] C'est deux mondes qui se côtoient, qui se fréquentent mais qui ne pourront pas vivre ensemble. C'est pas possible »*⁶²

Gérant d'un commerce place Gabriel Péri

Les « roms » semblent être les plus stigmatisés sur cet espace. Certaines personnes sans domicile rencontrées sur la place nous ont fait part de leur mépris. L'un d'eux envisage même « *d'organiser une manif anti-roms* »⁶³. Des commerçants font également une différence entre les populations migrantes occupant la place et la présence des roms qui serait la plus problématique :

*« La communauté noire a toujours été là, la communauté chinoise a toujours été là, la communauté arabe a toujours été là. Mais les roms ils se sont invités [...] et ils respectent moins quand même »*⁶⁴

Commerçant place Gabriel Péri

Ces représentations doivent se comprendre dans un contexte plus large que celui de la place. Il faut se situer au niveau national voire européen. Aujourd'hui, les personnes « roms » sont au cœur d'une attention médiatique et politique suspicieuse : « *Les législations applicables [...] tendent à renforcer la stigmatisation et les discriminations dont souffrent ces personnes [...] qui sont souvent perçues dans l'imaginaire collectif comme délinquantes* »⁶⁵. La rumeur se nourrit de ce contexte, de sorte que l'association femmes « roms »/prostitution ne semble pas si improbable ; elle est même plus que plausible tant ces personnes sont associées à diverses formes de déviations. Ainsi la personne « rom » apparaît comme le bouc émissaire idéal : celui qui est représenté comme un déviant et dont il est permis de condamner le comportement. Pourtant rien ne nous permet d'affirmer que ces femmes qui fréquentent la place sont « roms » ; c'est une catégorie qui n'a pas d'existence administrative. « *« Les Roms » ne constituent donc pas un groupe homogène : ils n'ont pas la même nationalité, n'ont pas le même profil migratoire, ni le même statut administratif* »⁶⁶. Une personne n'est pas « rom » comme elle est « roumaine », « bulgare » ou « française ».

Ainsi, la rumeur d'une « prostitution rom place Gabriel Péri » n'est pas le fruit du hasard. Elle est la conséquence d'une rencontre entre deux *mythes* : d'un côté, celui d'une place historiquement associée à la déviance, d'un quartier populaire et dangereux (perçu comme cela) ; de l'autre, celui d'un groupe stigmatisé pour sa culture et son comportement jugés comme déviants. C'est leur superposition qui entraîne la formation de la rumeur dans une configuration telle que nous l'avons décrite. Ce double mouvement densifie et colore la perception faite par les passants des activités qu'ils perçoivent et aperçoivent sur la place et ses alentours.

⁶⁰Wieviorka M., 1992, « La France raciste », Le Seuil, p.11

⁶¹Streiff-Fénart J., 2013, « Penser l'Étranger. L'assimilation dans les représentations sociales et les théories sociologiques de l'immigration », *Revue européenne des sciences sociales*, n°51, p.53

⁶²JT 03/06/2013

⁶³JT 16/04/2013

⁶⁴JT 22/05/2013

⁶⁵Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme, 2012, « Avis sur le respect des droits des « gens du voyage » et des Roms migrants au regard des réponses récentes de la France aux instances internationales »

⁶⁶Romeurope, 2013, « Ceux qu'on appelle les Roms. Luttes contre les idées reçues » [en ligne], disponible sur <http://romeurope.org>

CONCLUSION

À partir du temps long de l'enquête ethnographique nous avons pu comprendre certaines utilisations qui pouvaient être faites de la place Gabriel Péri. Elle n'est pas un simple lieu de passage, c'est un espace public dans lequel se joue une multitude d'activités qui concernent différents groupes sociaux. Nous pouvons dégager trois points importants la concernant :

- Elle est un **lieu de sociabilités : de nombreuses personnes s'y retrouvent pour discuter et passer ensemble des temps conviviaux**. Du côté du 3^{ème} arrondissement se rencontrent des chibanis, qui naviguent également côté 7^{ème}, où nous avons observés des groupes de personnes sans domicile, des maghrébins plus jeunes ainsi que des individus assimilés aux « roms ». Cette sociabilité publique s'accompagne parfois de consommations d'alcool. Malgré des excès et l'ivresse de certaines personnes, nous n'avons jamais assisté à des débordements.
- Elle est également un **espace de vente**. Le « *marché sauvage* » n'existe plus sous sa forme figée mais des transactions continuent de s'y dérouler. Elles sont plus discrètes et il est possible de se procurer de nombreuses choses : nourritures, matériels électroniques, vêtements, téléphone portable, etc. L'observation de la qualité des produits et les prix auxquels ils sont négociés nous donnent à penser que ces activités semblent plutôt être de l'ordre de l'économie de survie. En parallèle, les ventes de cigarettes et de cannabis – déjà présentes lors du marché et qui n'ont subi aucune modification – continuent. Tous ces échanges ont lieu quotidiennement et se font entre des personnes de tout âge appartenant à des groupes sociaux différents. **Si des passages rapides sur la place peuvent donner l'impression d'un désordre, l'observation poussée permet de déceler des codes de bienséance qui font de ce lieu un bazar ordonné.**
- Enfin notre travail, à travers le cas de la « prostitution rom », nous prouve que « *la « question rom » est surtout une question urbaine* »⁶⁷. Si notre étude ne nous permet pas d'affirmer ou d'infirmer l'existence de cette activité, elle relativise ce qui peut se dire à son propos. Elle semble relever de la rumeur publique émergeant de mésinterprétations inhérentes aux utilisations de la place. **Les passants aperçoivent plus qu'ils ne voient et sont susceptibles d'assimiler rapidement une présence, des interactions et des caractéristiques physiques à de la prostitution de filles mineures. La publicisation de cette activité paraît disproportionnée par rapport à la réalité observée sur la place Gabriel Péri.** Malgré tout, rien ne nous permet d'affirmer qu'avant notre enquête, il n'y ait jamais eu de prostitution sur la place. Pour autant, cela ne remet pas en cause les doutes qui peuvent exister sur l'âge ou les conditions des passes (les lieux où elles se déroulent et à quels prix). Ces aspects n'ont jamais été établis par des éléments objectifs, ils ont seulement été rapportés. La rumeur s'en est saisie et s'est pérennisée au-delà de cette supposée prostitution. *In fine*, son existence interroge à la marge sa fonction dans la cohésion sociale publique.

La méthode ethnographique peut permettre de sortir des idées reçues en étant au plus près de l'objet étudié. Notre terrain est un lieu fréquenté, et c'est en cela qu'il questionne les politiques publiques qui régissent l'utilisation de l'espace et avec elles, l'idée même de lien social. Cette interrogation soulève une caractéristique propre des espaces publics : ils sont le théâtre des coprésences et des confrontations à l'Autre. Des cultures et des mondes se font face dans une expérience qui interpelle. Des conceptions différentes de la place et certains comportements sont alors mis en débat. L'espace public apparaît ainsi comme un lieu privilégié pour interroger les représentations et le rapport à l'Autre. À cette altérité se juxtapose le fantasme de l'avant, du temps figé –donc rassurant–, à l'inverse du quotidien et de son mouvement incertain. Les évolutions sociales produisent en premier lieu des situations d'inconfort qui cristallisent l'attachement au passé. La place Gabriel Péri est un lieu de changements dans la perception de l'autre, d'un rapport à la fois intime et collectif au passé.

⁶⁷Vitale T., Legros O., 2011, « Les migrants roms dans les villes françaises et italiennes : mobilités, régulations et marginalités » in *Géocarrefour*, « Roms migrants en ville : pratiques et politiques en Italie et en France » [en ligne], disponible sur <http:// Cairn.info>

BIBLIOGRAPHIE

- Battegay A., 2003, « Les recompositions d'une centralité commerçante immigrée : la Place du Pont à Lyon », *Revue européenne des migrations internationales*, Vol.19, n°2 [en ligne], disponible sur <http://revues.org>.
- Begag A., 2011, « Lyon, place du Pont. La place des Hommes Debout », Éditions Lyonnaises d'Art et d'Histoire.
- Bellenger L., 2009, « La négociation », P.U.F.
- Bordreuil S., 2002, « La construction de l'incivilité comme cause publique. Pour une intelligence des interactions civiles ». In Céfaï D., Joseph I., *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, Éditions de l'Aube, pp.301-318.
- Breviglieri M., Trom D., 2003, « Troubles et tensions en milieu urbain. Les épreuves citadines et habitantes de la ville ». In Céfaï D., Pasquier D., *Les sens du public : publics politiques et médiatiques*, P.U.F. [en ligne], disponible sur <http://unige.ch>.
- Céfaï D. (sous la direction de), 2010, « L'engagement ethnographique », Les Éditions de l'EHESS.
- Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme, 2012, « Avis sur le respect des droits des « gens du voyage » et des Roms migrants au regard des réponses récentes de la France aux instances internationales ».
- DiFonzo N., Bordia P., 2006, « Rumeurs, ragots et légendes urbaines. Contextes, fonctions et contenus », *Diogenes*, n°213, pp.23-45
- Geertz C. 1998, « La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture », *Enquête*, n°6 [en ligne], disponible sur <http://revues.org>.
- Goffman E., 1974, « Les rites d'interaction », Éditions de Minuit.
- Gold R. I., 2003, « Jeux de rôles sur le terrain. Observation et participation dans l'enquête sociologique », In Céfaï D. (sous la direction de), *L'enquête de terrain*, Les Éditions de l'EHESS, pp.340-349.
- Hall E., 1971, « La dimension cachée », Le Seuil.
- Joseph I., 1998, « Erving Goffman et la microsociologie », P.U.F.
- Morin E., 1969, « La rumeur d'Orléans », Le Seuil.
- OFDT, 2007, « Cannabis : données essentielles » [en ligne], disponible sur <http://ofdt.fr>.
- OFDT, 2012, « L'observation du marché illicite de tabac en France » [en ligne], disponible sur <http://ofdt.fr>.
- Romeurope, 2013, « Ceux qu'on appelle les Roms. Luttons contre les idées reçues » [en ligne], disponible sur <http://romeurope.org>.
- Schwartz O., 1993, « L'empirisme irréductible », postface à N. Anderson, *Le hobo sociologie du sans-abri*, Nathan, pp.268-308.
- Streiff-Fénart J., 2013, « Penser l'Étranger. L'assimilation dans les représentations sociales et les théories sociologiques de l'immigration », *Revue européenne des sciences sociales*, n°51.
- Vitale T., Legros O., 2011, « Les migrants roms dans les villes françaises et italiennes : mobilités, régulations et marginalités » in *Géocarrefour*, « Roms migrants en ville : pratiques et politiques en Italie et en France » [en ligne], disponible sur <http:// Cairn.info>
- Wieviorka M., 1992, « La France raciste », Le Seuil.

ANNEXES

ANNEXE 1 : RÉFLEXIONS SUR LA MÉTHODE ETHNOGRAPHIQUE

L'ethnographie est une méthode d'enquête plurielle : elle est à la fois visuelle et discursive ; elle demande autant des capacités d'observation que des capacités d'échange et d'écoute. Comme le souligne Schwartz, « *la notion d'« observation directe », que l'on considère souvent comme le trait distinctif de l'ethnographie, est inadéquate et réductrice. Elle a le tort d'occulter une spécificité majeure de ce type d'enquête, qui est de déclencher toute une dynamique de paroles et de l'écoute, et de donner accès au « point de vue » des acteurs* »⁶⁸. C'est ainsi que durant notre enquête, nous avons été amenés à multiplier les discussions informelles avec des personnes occupant la place.

Les observations et discussion menées par le chercheur doivent se penser en lien avec sa posture. L'enquête ethnographique ne suit pas un protocole donné d'avance qu'il suffirait d'appliquer sur un terrain. Elle se pense, s'organise en fonction de celui-ci et de la problématique ; il n'existe pas de « bonne » formule. Ainsi, pour mener notre ethnographie, nous avons endossé deux rôles : celui du « *pur participant* » et du « *pur observateur* »⁶⁹. Dans le premier, nous prenons part aux activités de manière « totale ». La participation à l'action étant source d'information. C'est par exemple le cas lors de l'achat de cigarette : nous nous engageons dans une relation de vente comme le feraient d'autres acheteurs. En achetant, nous récoltons des matériaux sur cette activité : la manière dont elle se déroule, qui y prend part, etc. Dans le second rôle, nous restons en retrait, nous ne prenons pas part à l'action. Cela nous permet d'avoir une vision de la manière dont la place occupée, des déplacements des personnes, des attitudes et des mouvements lors des interactions, etc. Dans les deux cas, nous n'avons pas explicité notre démarche aux enquêtés

Enfin, il nous faut revenir sur l'écriture ethnographique et l'idée selon laquelle « *l'ethnographie c'est de la description dense* »⁷⁰. L'ethnographie est une interprétation, une fabrication du chercheur. C'est lui qui ordonne, classe, fait des liens entre les différentes observations et échanges qu'il a menés. L'écriture du journal de terrain – que nous avons réalisé suite à chaque observation prolongée – est donc un moment essentiel de l'enquête : « *L'interprétation consiste à tenter de sauvegarder le « dit » d'un tel discours [le discours social] des périls qu'il encourt et de le fixer dans des termes lisibles* »⁷¹. C'est cette écriture minutieuse, détaillée, qui permet au lecteur de se « rendre compte » de ce qui se passe sur le terrain. C'est pourquoi nous avons recours à de nombreux extraits : comprendre le fonctionnement des activités de la place Gabriel Péri nécessite des descriptions détaillées, de s'appuyer sur des situations contextualisées. Cette écriture a été menée jusqu'à la « saturation des données » : ce moment où la présence sur le terrain n'apprend plus rien de nouveau à l'ethnologue.

⁶⁸ Schwartz O., 1993, « L'empirisme irréductible », postface à N. Anderson, *Le hobo sociologie du sans-abri*, Nathan, p.268

⁶⁹ Gold R. I., 2003, « Jeux de rôles sur le terrain. Observation et participation dans l'enquête sociologique », in D. Cefai (sous la direction de), *L'enquête de terrain*, La Découverte, pp.340-349.

⁷⁰ Geertz C., 1998, « La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture », *Enquête*, n°6 [en ligne], disponible sur <http://revues.org>

⁷¹ *Ibid.*

ANNEXE 2 : RÉCAPITULATIF DU TRAVAIL DE TERRAIN

Ethnographie place Gabriel Péri :

Près de 40 heures d'observation et de participation de début mars à juin 2013

Entretiens/rencontres :

15 entretiens/rencontres ont été menés avec des représentants associatifs (6), avec des chargés de mission de la ville de Lyon (4), avec des commerçants ou représentants de commerçants (2) et avec 3 habitants.

Groupe « Rom » Conseil Lyonnais pour le Respect des Droits :

Participation au Groupe « Rom » CLRD réunissant des représentants de Médecins du Monde ; CLASSES ; Forum Réfugiés ; Ligue des Droits de l'Homme ; Banpublic.

Conférences/journées d'étude

Participation à cinq conférences/journée d'étude :

- Conférence de J-P. Dacheux, « Les Roms, de la protection à l'insertion pour sortir d'une marginalité dans laquelle ils ne se complaisent pas », CLRD (29/01/2013)
- Conférence de G. Clavel, « Roms de Roumanie et d'ailleurs », École Sociale Sud Est de Lyon (19/02/2013)
- Journée d'étude « Vulnérabilité et marginalité au cœur des préoccupations institutionnelles et non institutionnelles. Perspectives de recherche-action autour de la question des bidonvilles et des Roms à Lyon », Université Lyon 3 (20/02/2013)
- Conférence de M.Derain, « Les enfants Roms et le Défenseur des droits », Université Catholique Lyon (04/04/2013)
- Journée d'étude « Citoyen européen d'origine Rom : un statut entièrement à part ? », Université Lyon 2 (12/04/2013)

ANNEXE 3 : GRILLE D'OBSERVATION

→ Interactions entre chibanis et femmes « roms »

Où se déroulent-elles ?

Nombre d'interactions ?

Combien de personnes prennent part à l'interaction (nombre d'hommes et de femmes) ?

Combien de temps durent-elles ?

Description de l'interaction (échanges verbaux, attitudes). Comment commence l'interaction (qui va vers qui) ?

Comment se termine l'interaction (qui part) ? Les différentes phases de l'interaction ?

→ Présence d'« officiels » sur la place

Qui ? (Police municipale ou nationale ; agents de nettoyage du Grand Lyon)

Combien sont-ils ?

Quand ? À quelle heure ? Dans quel contexte (habitude ou en réaction à...) ?

Pendant combien de temps sont-ils sur la place ?

Où sur la place ? Déplacements ou immobilité ?

Que font-ils ?

Interactions avec des « non-officiels » ? Si oui combien d'interaction ? Avec qui ? Description de l'interaction.

La présence d'« officiels » vient-elle modifier les activités, les déplacements sur la place ? Si oui, chez qui ?

Comment ?

→ Place comme un lieu de ventes exposées ou dissimulées

Qui vend ? Qui achète ?

Où ?

Qu'est-ce qui est vendu ? À quel prix ?

Vente exposée ou dissimulée ?

Comment se déroule la vente ? Négociation ?

→ Place comme un lieu de sociabilité

Qui ? Où ?

Postures (assis, debout, debout/assis contre un mur, appuyé, etc.) ?

Combien de personne au total ? Combien de personne par « groupe de sociabilité » ?

Que font-ils ? Présences de « supports » (alcool, instruments de musique, cigarette, etc.) ?

Pendant combien de temps ? Évolution du groupe de sociabilité : combien partent ? Combien arrivent ? Combien reviennent ?

Éditeur : LA MISSION RÉGIONALE D'INFORMATION SUR L'EXCLUSION
ASSOCIATION LOI 1901
14 RUE PASSET – 69007 LYON

Directrice de la publication :
ANNAÏG ABJEAN

Étude coordonnée par :
FRANCIS VERNÈDE, *chargé de mission*
avec GABRIEL URIBELARREA, *stagiaire (Master 2 Sociologie Appliquée au Développement Local Lyon 2)*

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES : FRANCIS VERNÈDE & GABRIEL URIBELARREA
CONCEPTION GRAPHIQUE : NICOLE AYED, MRIE
DATE DE PARUTION : SEPTEMBRE 2013



14 rue Passet
69007 LYON

Tél. 04 37 65 01 93

Fax 04 37 65 01 94

mrie@mrie.org

www.mrie.org

